HAL
open science

De l'habitation aux pieds d'argile, Les vicissitudes des matériaux et techniques de construction à Siwa (Égypte)

Vincent Battesti

▶ **To cite this version:**

Vincent Battesti. De l'habitation aux pieds d'argile, Les vicissitudes des matériaux et techniques de construction à Siwa (Égypte). Journal des Africanistes, 2006, Tome 76 (fascicule 1), p. 165-185. 10.4000/africanistes.197 . halshs-00004043

HAL Id: halshs-00004043

https://shs.hal.science/halshs-00004043v1

Submitted on 5 Jan 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vincent Battesti
Signature numérique de Vincent Battesti
DN : cn=Vincent Battesti, c=FR, o=vbat, email=x@vbat.org
Date : 2006.10.12 19:18:19 +02'00'

Vincent BATTESTI*

De l'habitation aux pieds d'argile
Les vicissitudes des matériaux et techniques de construction à Siwa (Égypte)

Résumé

En l'espace de deux décennies, Siwa, oasis saharienne et égyptienne des confins libyens, a été le témoin d'importants changements d'organisation de son habitat. Dans le même temps qu'un changement radical de la répartition spatiale des unités domestiques, les matériaux de construction sont massivement passés d'un mortier d'argile salée au gypse calcaire équarri induisant une évolution toute aussi rapide des techniques de construction. Bien que ces deux matériaux soient d'origine et de production locales, le passage de l'un à l'autre n'est pas sans incidence sur la conception de l'habitat et des usages sociaux de l'habitation. Le matériau argileux semble avoir été pris en affection par de nouveaux promoteurs de la 'tradition' (politiques et commerciaux). Ces acteurs inventent ainsi *le* style traditionnel de Siwa en posant l'argile comme objet de reconsidération ; celle-ci revient alors sur le devant de la scène oasienne en tant qu'un marqueur du 'traditionnel'.

Mots-clefs : oasis, construction, habitat, habitation, bâti, Égypte, berbère, Siwa, argile

About clay habitat, **materials and techniques of construction in Siwa (Egypt)**

Abstract

In two decades, Siwa, a Saharan and Egyptian oasis of the Libyan borders, was the witness of significant changes of organization of its habitat. While occurring a radical change of the space distribution of the domestic units, theirs materials massively passed from a salted clay mortar to the squared calcareous gypsum, inducing also a fast evolution of the techniques of construction. Although these two materials are of local origin and production, the shift from one to the other is not without incidence on the design of the habitat and the social uses of the dwelling. The argillaceous material seems to be taken in affection by new promoters of the 'tradition' (political and commercial). These actors thus invent *the* traditional style of Siwa by posing clay as an object of reconsideration, bringing it to centre oasian stage as a marker of the 'traditional'.

Keywords : oasis, construction, habitat, dwelling, Egypt, Berber, Siwa, clay

*Chercheur en anthropologie sociale, CEDEJ au Caire, Ecoanthropologie-ethnobiologie au Muséum national d'histoire naturelle à Paris et École nationale supérieure du paysage à Versailles. Battesti@vbat.org.

Un objet est étymologiquement "ce qui est placé devant" : offert à la lecture, l'objet est fatalement au centre de divers systèmes de pratiques et de représentations. L'objet considéré ici est double : l'habitation d'une oasis saharienne et l'un de ses constituants, l'argile. L'une est une partie de l'autre, mais pourtant leurs chroniques sont à distinguer.

L'habitation est l'enveloppe que les hommes se construisent autour d'eux pour se ménager une intimité et une protection ; cette création d'espace domestique n'est en aucun cas anecdotique. Composante de ce premier objet et à peine elle-même un objet au sens ethnologique (c'est un matériau), l'argile est à la base 'depuis toujours' de l'architecture de Siwa. Elle est aussi l'objet d'une toute nouvelle (re-)considération et sert aujourd'hui à sceller l'invention d'une tradition restaurée de Siwa, oasis berbère saharienne et égyptienne des confins libyens. L'habitation, et surtout les modifications de son apparence, semblent aujourd'hui focaliser toute l'attention des habitants, des politiques, des touristes et des divers agents culturels, mais avec des motivations variées.

Si un inventaire architectural a pu décrire Siwa comme "une oasis vierge [qui] n'est pas encore affectée par les styles modernes" (Corpus, 2004), on notera qu'au moins depuis son accès facilité par la route goudronnée qui la relie à la côte méditerranéenne (1984), Siwa a été le témoin d'importants changements d'organisation de son habitat, mais également de ses habitations[1]. On s'intéressera à la maison, mais aussi en particulier et plus spécifiquement aux techniques de construction et aux matériaux. Ces matériaux sont massivement passés d'un mortier d'« argile salée », le *tlaght* en siwi, parler berbère de Siwa (*karshif* en arabe) au « gypse calcaire équarri » (*ṯôb* en arabe ou en siwi), (photo 1). Ces deux matériaux, d'origine et de production locales, s'opposent sur plusieurs points. La technicité d'extraction s'est compliquée en passant de l'un à l'autre, la couleur a changé (on passe de l'ocre rouge au blanc éventuellement enduit et coloré) et, de manière plus générale, le nouveau matériau induit une plasticité de l'ouvrage différente lors de modifications. Ce changement de matériau est concomitant à une évolution de la conception et des usages sociaux de l'habitation.

Notons enfin que le matériau argileux disparaissant des usages populaires, il semble avoir été pris en affection par de nouveaux acteurs de poids dans la région, les nouveaux promoteurs de '*la* tradition' (des politiques et des commerciaux). Ces acteurs inventent ainsi *le* style

[1] La terminologie utilisée dans ce texte est celle de C. Bromberger (2000) qui définit "habitation" comme un "micro-milieu construit ou aménagé pour la résidence des hommes (et éventuellement pour la protection des animaux et des récoltes, etc.)" et "l'habitat, mode de répartition des unités d'habitation sur un territoire donné."

traditionnel de Siwa en posant l'argile comme objet de (re-)considération : celle-ci revient alors sur le devant de la scène oasienne pour, comme le dit sans ironie un habitant, "que ça reste comme avant". Et ce n'est pas sans succès : en quelques années, le statut de l'« argile salée » s'est vu mieux partagé entre les divers acteurs : cette argile est dite et pensée dans le même mouvement comme locale-et-naturelle (en un seul mot) et devient aujourd'hui un marqueur fort du 'traditionnel'.

L'ARGILE DE SIWA ET SES HÉRITIERS

Siwa[2] est à la fois le nom d'une région d'oasis et de la ville centrale (le *suq*) de cette petite région égyptienne située aux confins libyens à 70 km de la frontière. Il s'agit du point le plus oriental de peuplement berbère et le seul en Égypte, ce qui confère à Siwa une de ses singularités. Aujourd'hui, il n'y a qu'une route goudronnée (de 300 km) qui relie Siwa à la Méditerranée au niveau de la ville côtière de Marsa Matrouh (capitale du gouvernorat dont fait partie Siwa), mais Siwa est aussi le carrefour de nombreuses anciennes pistes caravanières dont la fameuse *darb el-araba*^{c}*în* (allant jusqu'au Soudan). Située dans une dépression rendue fertile par le jaillissement de quelques centaines de sources artésiennes et d'un travail humain continu, Siwa est en bordure directe du plateau du désert libyen. De fait, le plateau de calcaire (souvent coquillier) et des inselbergs issus de son érosion le long des dunes de sable créent des reliefs que les Siwan qualifient de montagne (*adrar* en siwi et *djebel* en arabe). Le paysage ne saurait être complètement décrit par la seule évocation des vastes étendues de palmeraies ombrageant les jardins oasiens (ou de jardins nouveaux sans couvert arborescent) et les deux grands lacs des dépressions alimentés par l'eau de drainage d'une agriculture multimillénaire (où s'accumulent les sels qui viennent saturer l'eau). La marque distinctive de Siwa, du moins tel que cela est évoqué dans les guides touristiques, ce sont ses deux vieilles forteresses de terre juchée sur deux inselbergs : *shâlî siwa* et *shâlî aghurmi*. En fait, ces deux anciens foyers d'implantation humaine ne constituent guère une originalité de Siwa, mais se retrouvent dans beaucoup d'oasis sous le nom de *qsar* (pl. *qsûr*) en arabe, en particulier au Sahara[3].

---

[2] Les coordonnées de Siwa sont les suivantes : lat. : 29° nord, long. : 26° est. Siwa, Syouah ou Siouah sont des translittérations synonymes pour désigner cette même oasis également connue sous le nom plus ancien d'oasis d'Ammon.

[3] Je ne donnerai comme exemple que celui de cette oasis du Tibesti tchadien, car il est le titre même de l'ouvrage relatant les aventures de deux voyageurs au Sahara, et par ailleurs soulignant l'omniprésence du sel : « *La ville de sel, Du Hoggar au Tibesti*. » (Carl et Petit, 1954).

Mais la fascination reste entière pour les voyageurs. Ainsi ce guide touristique de 1964 :

> The ancient citadel rises some 200 feet in the background, a honeycomb of small openings. Even the recent dwellings join together like a gigantic honeycomb, with little terraces, steep inclines, high and low roofs, a maze of steps up and down and walls of all kinds – rounded, slanting and held together by pins of palm trunks. The houses are made of a mixture of mud and salt which has a charming 'pepper and salt' colouring effect. (Nelson, 1964)

Boue et sel : l'argile saline fait partie depuis longtemps des descriptions de Siwa. Elle n'y est pas le garant d'une vision enchanteresse, mais dénote davantage la misère et la saleté : "Le mercredi 7 mars, nous avions couché dans le petit village de Karet-am-el-Sogheïr [el-Garra[4]], lieu triste, dont la plupart des maisons sont d'argile, et les habitans pauvres et mal-propres." (Browne, 1800: 24)[5]. Si ce premier descripteur occidental de Siwa (à ma connaissance) s'étend plus longuement sur les mœurs du pays, il ne mentionne pas davantage le bâti siwi (sa présence y fut certes réduite à quelques jours, chassé par les habitants du lieu). Cinq ans plus tard, Friedrich Hornemann n'en dit pas beaucoup plus d'el-Garra : "Les maisons sont basses, construites de pierres jointes avec une espèce de terre calcaire, et couvertes de branches de dattiers." (Hornemann, et *al*., 1805: 23) Ce voyageur se montrera plus disert cependant concernant la forteresse de Siwa :

> Syoùah est bâti sur une masse de rochers, et tout autour : suivant la tradition, les anciens habitans n'avaient pour demeure que des caveaux creusés dans ce rocher. À parler vrai, le genre de l'architecture ferait prendre les maisons actuelles pour des caveaux. Elles sont tellement serrées les unes contre les autres, que l'obscurité règne dans plusieurs rues, même en plein midi, et ces mêmes rues forment un labyrinthe si compliqué qu'un étranger ne saurait, sans un guide, trouver son chemin dans la ville, ou pour en sortir, malgré son peu d'étendue. Plusieurs des maisons qui sont bâties sur la pente du rocher, principalement celles qui terminent la descente vers la plaine, sont d'une hauteur plus qu'ordinaire, et leurs murailles sont d'une épaisseur et d'une solidité remarquables, comme pour servir de rempart à l'intérieur de la ville. Les gens de notre kâravâne comparèrent Syoùah à une ruche, et cette comparaison est juste, soit qu'on ait égard à l'aspect général du monticule ainsi couvert de bâtimens, à l'affluence de ceux qui l'habitent, ou au bruit confus qui s'élève de ses ruelles et de ses passages, et qu'on entend à une distance considérable. » (Hornemann, et *al*., 1805: 28)

Si cela ne suffit pas, l'analogie apicole est confirmée par le jeune explorateur Frédéric Cailliaud qui rejoignait le Soudan et son fleuve blanc :

> L'aspect extérieur de Syouah ressemble assez à celui d'une forteresse : la forme de la ville, et l'agglomération des individus que renferme cet obscur séjour, pourraient aussi la faire comparer à une ruche. Elle est bâtie sur un rocher de forme conique, et est fermée par des

[4] Il s'agit d'une oasis située à une centaine de kilomètres au nord de Siwa, mais qui lui est essentiellement identique (les habitants s'identifient comme Siwan) sans en avoir connu le développement ultérieur.

[5] (Voir aussi l'original, Browne, 1799: 17).

murs auxquels sont adossées des habitations : ils s'élèvent en talus, et sont comme flanqués de hautes tours rondes et carrées, saillantes les unes sur les autres ; le tout semble ne former qu'une seule et même construction. Ces murs peuvent avoir de quarante à soixante pieds d'élévation, et rendent cette position susceptible d'une forte résistance. Les maisons ont à Syouah trois, quatre et cinq étages. […] en un mot, la construction de cette ville est une des plus singulières et des plus bizarres qui existent au monde. (Cailliaud, 1826 : 103-105)

Ce texte sera entièrement plagié par cet autre explorateur Paolo Della Cella ou par Adolphe Pezant son traducteur (Cella, 1840: 377-378), sauf certaines précisions excusant en quelque sorte l'emploi par les Siwan de ce matériau pauvre, un emploi par défaut :

La difficulté qu'on a à extraire des pierres de la montagne faute d'outils, a fait employer comme matériaux tout ce qui s'est trouvé à portée, soit les restes d'anciens monumens, soit des masses de sel. Le muriate de soude [chlorure de sodium, c'est-à-dire le sel] est commun dans les montagnes environnantes ; quelquefois il est transparent ; j'en ai vu des fragmens cubiques de cette espèce : lorsqu'il se trouve adhérent au calcaire, aux parties terreuses et sablonneuses, il s'agglutine et devient tenace. Toutefois il ne faut pas qu'une construction faite avec cette matière soit exposée à la pluie : aussi a-t-on soin de recouvrir les murailles d'une terre gypseuse. Lorsque des parties se dégradent, on voit les paremens des murs ainsi formés se creuser par la pluie ; alors on les recouvre d'un nouvel enduit.
(Cailliaud, 1826 : 105-106)

Il rajoutera un peu plus loin dans une description du village d'el-Menchyeh, partie occidentale de Siwa :

Les jardins, les dattiers, sont la plupart enclos de petites murailles formées de fragmens de sel unis au sable et posés sans ordre. Ces murailles très minces et souvent à jour, paraissent au premier coup d'œil hors d'état de se soutenir ; mais en approchant on reconnait son erreur, et l'on est étonné de voir la solidité qu'elles acquièrent, lorsque la pluie ou l'humidité a soudé tous ces fragmens de sel. (Cailliaud, 1826 : 108)

À quand remonte ce type particulier de construction qui se nourrit des matériaux immédiatement présents dans l'environnement siwi ? Nul ne saura le dire avec précision, car l'essence même de cette technique constructive commande l'effacement des traces anciennes par une rénovation, une reconstruction permanente des édifices. Ce sel confère à la fois une solidité réelle et une fragilité à l'eau toute aussi certaine. Cette omniprésence saline frappa aussi Azadian, chimiste égyptien des laboratoires de l'hygiène publique, en mission à Siwa en 1927 :

La largeur de l'oasis, depuis les montagnes du nord jusqu'aux dunes de sable du sud, est de quatre à cinq milles dont le quart est cultivé, tandis que le reste n'est que sable et terrains salés. La nature du terrain productif est une argile sablonneuse, mais tout le sol de la vallée est pour ainsi dire miné de sel, qui s'y montre de toute part : une partie de Siouah et de ses environs en sont couverts. Ce sel est comme agglutiné avec les sables et les terres, qu'il soulève et bouleverse ; il a souvent l'aspect de certaines laves, et il s'écrase avec bruit sous le pied comme de légères scories. (Azadian, 1927 :104)

Posons donc que cette « argile salée » est le matériau ancien et de base de l'habitation siwi. L'argile est aussi à la base d'une poterie abondante à

Siwa, pratique exclusive des femmes qui fabriquent les encensoirs, les nombreux plats et pots, les fours à pain domestiques ou des mariages (voir l'inventaire de Bliss, 1998). Sur le versant de la construction de l'habitation, pratique cette fois-ci exclusive des hommes, il n'y a pas tout à fait une correspondance exacte entre ce que l'on appelle en arabe *karshif* et ce que l'on appelle en siwi *tlaght* (qui désigne seulement l'argile, *ṯîn* en arabe, par défaut salée à Siwa). Cette argile locale salée peut aller jusqu'à renfermer des blocs entiers de sel ; elle est exploitée en particulier sur les bords des lacs salés de Siwa (ce sont alors des dépôts dits lagunaires mêlant sable, sel et argile) ou directement dans la zone des cultures (qui repose sur du Miocène moyen contenant des schistes argileux et des marnes) (Misak, Abdel Baki et El-Hakim, 1997). Du point de vue de la technique de construction proprement dite, on incorpore aux murs des pierres et des blocs de sel qui ne sont pas retaillés mais utilisés bruts et hourdés. Ce matériau étant très poreux et aux formes aléatoires, le mur nécessite pour moitié de mortier de hourdage en « argile salée ». Les pierres ou blocs de sel ne sont pas calés à proprement parler, mais pris dans la masse du mur. Le surplus de ce mortier est alors rejeté sur la maçonnerie pour combler tous les vides et la protéger (Nourissier, et al., 2002). L'inconvénient majeur de l'usage de cette argile est sa fragilité aux eaux capillaires et pluviales. Par ailleurs, les pierres et blocs de sel n'assurant pas tout à fait la fonction de matériau porteur, l'édifice en argile doit être monté lentement et doit sécher au fur et à mesure pour amortir les contraintes mécaniques (variations hygrométriques, dessiccations dues à l'ensoleillement). On monte les murs sans briques, et donc sans cuisson, lentement, puis on doit laisser sécher et l'on reprendra quelques jours plus tard. Dans tous les cas, l'enduit est obligatoire pour les raisons précitées de protection à l'eau. À Siwa, l'enduit est de même nature que le mur lui-même. Afin d'éviter que l'eau des pluies ne mouille le mur, au minimum une couche grossière d'argile est jetée sans préoccupation de stricte planéité, sinon un enduit lissé peut revêtir la première couche (photo 2). Cette couche peut devenir le support d'une expression décorative (colorations ou dessins). Ainsi, les murs intérieurs sont souvent également enduits (sauf pour les remises, voir plus loin). Bien que les témoignages divergent, il semble que la plupart des habitations conservaient leur aspect argileux et leur couleur ocre (Stanley, 1912a), l'enduit blanc ou bleu étant réservé aux mausolées de saints locaux, la chaux de *sidi Suleyman* au marché, et aux maisons des responsables de familles *(sheikh)* qui président aux destinées de l'oasis.

L'ensemble des maisons anciennes de Siwa sont ainsi faites[6]. Cela concerne l'habitat ancien dont la conformation à l'argile est encore largement visible aujourd'hui dans la région de Siwa. Cependant, un nouveau matériau, le gypse équarri, tend aujourd'hui à la supplanter.

Selon les Siwan, la première apparition du gypse calcaire blanc équarri (*tôb abîad*) et du ciment date des années qui ont immédiatement suivi, en 1984, les trois fameux jours de pluie qui auraient entraîné la destruction de 270 maisons à Siwa. Un habitant me disait : "il fallait trouver une autre solution." Et l'époque y était favorable : on procédait à l'ouverture de l'oasis avec une route asphaltée vers le réseau routier du nord littoral en 1984. Dès 1984, ce fut cette pierre blanche qui fut employée, et avec un gain incontestable de temps (et donc de coût) dans la construction : "il n'y a plus besoin d'attendre que ça sèche : *taf ! taf ! taf !* on empile les pierres les unes sur les autres". Ainsi, tout un rez-de-chaussée se monte en quelques jours au-dessus du coffrage (de pierre et sable) qui sert de fondation. L'adoption et l'assimilation par les Siwan de ce nouveau matériau et conséquemment de nouvelles techniques de construction furent étonnamment rapides et entreprises dans une écrasante majorité des nouveaux édifices domestiques (y compris dans des villages proches de bédouins sédentarisés).

Ce gypse calcaire équarri est fourni par deux carrières exploitées dans les falaises du plateau proche de Siwa (à environ 20 km) en direction de Marsa Matrouh où est employé du matériel mécanique importé d'Italie[7]. Bien que ce matériau n'ait sans doute jamais été utilisé auparavant dans la région, toutes les nouvelles constructions sont composées aujourd'hui à partir de ce gypse blanc allié au ciment. Pour économiser le sac de ciment, il arrive que pour de petits travaux (rajout d'un mur additionnel par exemple) on utilise encore l'« argile salée » comme liant, mais dorénavant très peu d'habitations se construisent avec. D'ailleurs, les maçons se distinguent entre *abènney né-tlaght* et *abènney né-tôb*, c'est-à-dire des maîtres maçons spécialisés dans l'argile ou dans le gypse calcaire, et les premiers se raréfient (un à Aghurmi, trois à Dakrur, peut-être une dizaine ou une douzaine au total sur Siwa).

Il existe en fait un autre matériau encore plus récent : la brique rouge cuite et creuse (importée et d'origine industrielle), dite *tôb ahmar*. Elle a fait

[6] Pour compléter quelque peu cette description générale, notons que les planchers (d'étage, mais également de toit, puisque les maisons sont à toit plat) sont faits de solives en stipe de palmier (et parfois des branches d'olivier, autre grande production agricole locale) qui forment l'ossature. Des planches jointives de palmiers viennent perpendiculairement constituer le matériau de franchissement, jouant le rôle de fond de coffrage pour recevoir le mortier de remplissage de terre (le hourdis).

[7] Deux entreprises privées se partagent l'exploitation du gypse calcaire, l'une tenue par un Siwi, l'autre par une personne de Marsa Matrouh.

son apparition à Siwa avec la construction de bâtiments officiels (écoles, administrations), mais les Siwan ne l'utilisent guère. En fait, tandis que les habitations en gypse équarri blanc n'ont le plus souvent qu'un rez-de-chaussée, la brique rouge est utilisée dans le cas de petits immeubles à structure de béton, et les briques ne servent qu'au remplissage. Le prix des briques rouges est par ailleurs plus élevé : sur le marché local, les mille pierres équarries ou les mille briques se vendent aujourd'hui pour 210 £ (mais les briques sont nettement plus petites).

Les habitants attribuent des qualités spécifiques à ces différents matériaux. En ce qui concerne l'argile, les deux inconvénients majeurs avancés sont l'émission de poussières (ce qui devient problématique avec la présence naissante d'appareils électroniques : téléphone, télévision…) et la réparation permanente exigée par ce matériau, un entretien à la fois quotidien et exceptionnel (en particulier après une pluie)[8]. La pierre calcaire est largement préférée, pour des raisons de coût et de rapidité d'exécution d'ouvrage, tout en reconnaissant une moindre qualité thermique, contrairement à l'argile : "il fait froid l'hiver et trop chaud l'été dans ces maisons". Quant à la brique rouge, elle est associée à une certaine prétention d'ascension sociale et elle est considérée plus coûteuse, mais il est noté que les murs intérieurs ont l'avantage de pouvoir rester longtemps sans être enduits, tandis qu'on essuie les plâtres (au sens propre) avec les murs en gypse équarri blanc. La brique rouge est également plus résistante à l'eau et meilleur isolant thermique.

La disparition de l'argile comme matériau de construction révolutionne à l'évidence le paysage de Siwa : il ne s'agit pas uniquement de couleur, mais de l'organisation même de l'habitat dans l'oasis.

HISTORIQUE : DESCENDRE ET S'ÉTALER

Un vieux touriste français disait à de jeunes congénères au café de la source Juba ('Cléopatra' pour les touristes) : "L'oasis est intéressante, mais pour ses ruines, sinon ça manque un peu d'intérêt." (4 janvier 2004, Siwa, source). Siwa est une oasis habitée depuis l'Antiquité et de nombreux vestiges datant du ptolémaïque l'attestent, dont le fameux temple d'Amon et son oracle. Il y a deux inselbergs (des restes du plateau érodé) qui ont été habités à Siwa : Aghurmi, que l'on pense le plus anciennement habité (à son sommet, on y a retrouvé le temple de l'oracle d'Amon recouvert d'habitations, longtemps à l'abri du regard des voyageurs) et Siwa, aussi appelé *shâlî*. La chronologie historique précise de Siwa n'est pas encore tout à fait établie, mais si l'on en croit un manuscrit local (dont la dernière version a

[8] Certains auteurs, comme l'architecte Silvia Martinelli (2004), attribuent également à ce matériau argileux une qualité d'isolant phonique.

été rédigée en arabe au début du XXe s. par le sheikh Tayeb Musalem), c'est bien Aghurmi le site le plus ancien et, au Moyen-Âge, cette ancienne ville aurait beaucoup souffert des attaques de Berbères et d'Arabes bédouins. Un nouveau « village fortifié », qui deviendra Siwa, fut construit au début du XIIIe s., connu encore aujourd'hui sous le nom de *shâlî* (Fakhry, 1990). Il semble que *shâlî* signifie anciennement « ville » en siwi (Stanley, 1912b), mais c'est devenu aujourd'hui quasiment un nom propre et il en est probablement de même du nom propre *aghurmi* d'une racine berbère dont le signifié est « ville » ou *qsâr* (Laoust, 1931).

Anciennes constructions

Ces deux localités (et surtout Siwa qui devint vite plus importante) furent décrites par tous les voyageurs occidentaux dès le XVIIIe s. , nous l'avons vu, à la fois comme des forteresses et comme des 'ruches' bourdonnantes. Dans leur ensemble, les habitations et les constructions étaient imbriquées les unes dans les autres. Les responsables politiques de l'époque (les chefs de familles) interdisaient strictement de construire hors des murs.

Ces maisons avaient une tendance à monter en hauteur : comme l'espace au sommet des 'montagnes' était extrêmement exigu, en tout cas limité, lorsqu'il fallait s'agrandir pour laisser de la place aux enfants dans la maison patriarcale, c'est en hauteur que l'on construisait. "Souvent lorsqu'un père marie ses enfans, il construit pour eux des appartemens au-dessus du sien ; de cette manière, la ville s'élève tous les jours davantage." (Cailliaud, 1826: 105) Les pièces de ces anciennes maisons sont relativement petites (souvent un maximum de 10 m^2), sombres et basses de plafond.

La technique de l'« argile salée » et la manière de construire ces maisons ne garantissaient pas une existence sur le long terme : le bâti n'est pas édifié pour durer, mais pour être remodelé, reconfiguré en fonction des besoins. Par ailleurs, il ressort de tous les entretiens que j'ai effectués avec les habitants que c'est (en tout cas aujourd'hui) davantage le jardin qui représente l'héritage, le patrimoine, que l'habitation. De toutes les façons, faire des maisons en sel n'est pas un gage d'éternité : dès qu'il pleut, même si l'occurrence est faible dans le désert libyque, le matériau fond. Cette architecture et le choix de ce matériau exigent donc un entretien important.

Aujourd'hui, toutes les maisons des inselbergs de *shâlî*, ou *shâlî ghadi* (de Siwa ou d'Aghurmi[9]) sont écroulées, fondues plus exactement. Quand on marche au sommet, c'est sur un effondrement de maisons indistinctes et

[9] Les habitants de Siwa ou d'Aghurmi qualifient respectivement leur propre ancien village de *ghadi*, « d'éloigné », refusant à l'autre l'appellation.

dissoutes ; seules les deux mosquées des deux anciennes villes, à l'évidence, ont bénéficié d'entretien et dressent intact leur minaret.

D'ailleurs, aujourd'hui, les vieilles maisons construites postérieurement, au pied du « village fortifié », et selon la même technique à l'argile, s'effondrent dès qu'elles sont évacuées au profit d'un logement jugé plus confortable et moderne, dès qu'elles ne bénéficient plus d'un entretien régulier, et cela en très peu de temps (quelques années, voire quelques mois).

Les maisons sont descendues de la montagne…

L'évolution d'usage de l'objet « argile » dans cette oasis saharienne est tout à fait liée à celle du village. Si l'on ne considère pas la maison seule mais l'habitat dans son ensemble, l'évolution récente fait système. La structure de l'habitat en argile organisé en village perché sur des hauteurs et les contraintes qui en découlaient avaient pour principal objectif de répondre à une exigence sécuritaire. Il est vrai qu'habituellement dans les oasis le terroir agricole est très concentré et par suite l'habitat de la population d'agriculteurs, nécessairement importante, l'est aussi (Battesti, 2005). L'exigence sécuritaire achève alors de contraindre à la concentration de l'habitat en oasis. Siwa est loin d'être un cas unique : la plupart des oasis sahariennes ont leurs villages installés en hauteur (flanc de colline, inselberg, plateau, etc.). C'est le modèle classique du ksar saharien[10]. Deux hypothèses classiques et pragmatiques l'expliquent : d'une part, une sécurité contre les crues (elles sont rares mais violentes dans le désert car nulle végétation ne les arrête) en dégageant en même temps les meilleures terres pour les cultures, et d'autre part, une sécurité contre les pillages et autres prédations extérieures.

C'est donc au nom de la sécurité qu'a longtemps prévalu un modèle d'habitat qui a commencé à perdre du terrain dès l'instauration de la paix par les états nationaux (ou les colonisateurs) dans le Sahara. À ne plus craindre les prédations, la concentration des villages et leur fuite en hauteur ont eu moins de raisons d'être. Partout dans le Sahara, on a vu les villages descendre et se répandre. Le cas est manifeste à Siwa. Cela est conjugué aux forts développements démographiques des oasis : à Siwa, on est passé ainsi en 30 ans de 5 000 habitants en 1966 à 13 000 habitants en 1996 (au dernier recensement du CAPMAS[11]), soit un accroissement de 260 %.

[10] Rappelons l'étymologie du terme ksar, qui dérive du mot arabe *qasr*, palais, château ou garnison, mais qui, au Sahara, réfère à une oasis fortifiée, en règle générale au sommet d'une colline.

[11] Statistiques nationales égyptiennes.

Les habitations sont descendues de la montagne. On n'habite plus en hauteur, mais sur le plat, plus même guère en étage mais plutôt en rez-de-chaussée. Par la double voie de conséquence d'une démographie en forte croissance et de l'augmentation de la surface requise au sol par personne, l'étalement de l'habitat (aujourd'hui en gypse équarri) en quelques années est saisissant. Il semble que le mouvement ait commencé naturellement par une urbanisation des souks situés aux portes des localités (et articulés sur l'espace agricole). L'habitat s'est ensuite densifié en réseau, se déployant le long des axes principaux reliant notamment Siwa et Aghurmi, traversant la palmeraie, gonflant les quartiers proches des centres (devenant des *leHart*, dérivé de l'arabe *hara*). Et le phénomène se poursuit :

> Aujourd'hui, regarde (dit-il mi-sérieux en me montrant le mur de la pièce en « gypse équarri » blanc, cru, sans enduit intérieur) : on veut construire vite, comme ça en quelques jours, alors que les vieilles maisons, on les montait doucement en laissant sécher les murs ; aujourd'hui on fait tout en *ṯôb abîaḏ*, allez ! vite, vite, vite ! on fait une maison, tout le monde se marie, tous les jours, des enfants, des enfants, des mariages et tout le monde veut une autre maison… ! (Oltubu, 20 mars 2005, pendant un mariage, Omar, 50 ans, habitant d'un quartier proche du souk de Siwa).

Cette évolution spatiale est non seulement verticale (on est descendu) et horizontale en expansion (on s'étend en rayonnant à partir de l'ancien noyau, et en évitant les zones agricoles), mais elle va aussi en contractant la présence humaine sur l'espace oasien. En effet, si toutes les habitations étaient concentrées dans le village, il existait néanmoins ce que l'on appelle en arabe égyptien des *ᶜizab* (*ᶜizba* au singulier), de tout petits hameaux, en fait des petites fermes de quelques bâtiments qui servaient surtout aux employés agricoles et au *zaggala* (voir plus bas). Ces hameaux se sont développés surtout à partir du XIXe s., signe déjà d'une pacification de la région. Dispersés dans la palmeraie, ils assuraient une continuité humaine par essaimage, certes faible, mais sur l'ensemble du terroir. Ces petites fermes ont été depuis abandonnées au bénéfice de ramifications issues des villages de Siwa et Aghurmi qui s'étalaient. Ainsi, s'observe un phénomène de contraction des habitations tandis que l'habitat connaît un important phénomène d'étalement.

Bref, du haut des ksour d'où s'observaient auparavant la verdure des jardins et l'aridité du désert, aujourd'hui plus personne n'est posté (sinon quelques touristes de passage) pour observer la croissance tentaculaire des quartiers aux maisons blanches.

LES MANIÈRES D'HABITER : CHANGEMENT

Changement donc du paysage urbain, d'autant plus rapide qu'on s'est converti localement au « *taf ! taf ! taf !* on empile les pierres [blanches] les

unes sur les autres » au détriment de l'argile ocre. Ce changement du matériau de construction n'a-t-elle pas induit une modification dans la structure du quotidien ? dans les manières d'habiter ? Oui et non.

Non d'abord : même si ce n'est pas propre à Siwa (pour les oasis du Sud égyptien, voir Bliss, 1998), l'habitation était conçue comme modelée par les hommes, évoluant avec le temps et non pas comme une œuvre définitivement figée. Et les techniques du *karshif* s'y prêtaient parfaitement : la plasticité du matériau a déjà été soulignée un peu plus haut. Pour autant, cette reconfiguration continue du cadre du bâti ou l'idée que cela doit ou peut se faire n'ont pas tout à fait disparu avec l'usage massif du gypse équarri blanc. Les maisons en gypse calcaire continuent d'être agrandies, arrangées. Bien sûr, on ne peut plus vraiment défaire des murs entiers. On va plutôt ajouter une nouvelle pièce.

Par exemple, ce jeune agriculteur d'Aghurmi qui se marie très prochainement. Le mariage est patrilocal chez les Berbères de Siwa : la femme viendra habiter dans la maison de la famille du mari et ce n'est pas peu dire, car elle y sera confinée (même officiellement et strictement les sept premiers jours – sans revoir sa famille) et prendra sa part de travail domestique auprès de sa belle-mère. Mais elle a droit à une intimité au sein de la maison et donc à une pièce qui lui soit propre. Pour préparer ce mariage, il a fallu transformer la pièce d'accueil (*marbu^{c}a*) en pièce privée, la chambre de la mariée, et construire une nouvelle pièce d'accueil en prenant sur le bord de la cour de la maison, car il faut que cette pièce ait un accès direct à l'extérieur, puisqu'elle permet justement aux invités masculins de ne pas entrer réellement dans la partie intime de la maison. Cette transformation de la maison en gypse calcaire blanc n'est pas à la mesure des potentielles réformes des maisons en argile. La reconfiguration n'est plus tout à fait interne, même si la pièce d'accueil donnait sur un perron qui sera fermé vers l'intérieur (on utilisera cette opportunité pour qu'il puisse héberger une petite épicerie) ; la dimension travaillée est beaucoup moins la verticale : la place ne manque plus, une fois sorti des murs du ksar, la dimension horizontale est investie, on reconfigure par extension, ce qui peut néanmoins demander quelques bricolages ou destructions de murs. Dans un sens, l'abandon de l'argile n'a pas révolutionné les conceptions des modifications de son habitation. Toutefois, d'autres arguments dans l'oasis de Siwa militent pour de substantielles modifications des manières d'habiter.

Il faut d'abord se souvenir que, dorénavant, il y a l'évidence déjà suggérée d'une large disponibilité aujourd'hui de terrains à bâtir : en dehors des terres agricoles, elles-mêmes limitées par la disponibilité d'une source d'approvisionnement d'eau pour les cultures (toujours irriguées), l'espace

est vaste et vacant. Il n'y a donc point ou peu d'entraves aux désirs de construire. Mais le prix en est aussi la cause : il est beaucoup moins onéreux de construire aujourd'hui en pierre de gypse calcaire qu'autrefois en argile, en raison des qualités intrinsèques des matériaux (nécessité de séchage de l'argile, dimension de la pierre d'une largeur acceptable pour un mur, etc.). Sans expliquer les désirs contemporains d'habiter sa propre maison (c'est souvent le cas de jeunes couples mariés), la possibilité de réalisation de ce désir est accrue avec l'abandon de l'argile. Le changement des manières d'habiter apparaît plus ou moins drastique, de la « ruche » perchée sur son inselberg, interdite (pour filer la métaphore) aux ouvriers de la palmeraie, à des maisons encore en argile mais s'étendant au pied du relief, puis à la dissémination beaucoup plus ouverte de maisons en gypse calcaire blanc : la gestion des intimités change de dimension à chaque fois.

Autrefois (au XIXe siècle), le « village fortifié » était interdit à une partie de la population, les *zaggala*. Les *zaggala* étaient une classe d'âge de garçons (de l'adolescence au mariage qui pouvait être tardif) qui formait la grosse part de la main-d'œuvre de travail de la palmeraie, la classe laborieuse. Sous d'autres formes, cela continue d'être vrai aujourd'hui : chacun jardine son jardin, mais l'agriculture d'oasis à ses temps forts (pollinisation des dattiers, récoltes des dattes et des olives, travail de la terre, de loin le plus pénible) et c'est cette main-d'œuvre en équipe qui est alors sollicitée. Ces jeunes gens formaient aussi éventuellement les 'forces combattantes' de Siwa. Ils demeuraient dans l'espace de la palmeraie, interdits de séjour dans la ville (Fakhry, 1990) où ne résidaient que les enfants, les jeunes filles, les personnes mariées ou âgées[12]. C'est par souci de maintien de l'ordre (sexuel en particulier) que les jeunes étaient maintenus hors des murs. Le moyen était certes radical, mais la mitoyenneté des intimités également, semble-t-il : une ruche sans espace libre qui se subdivisait en interne et jugeait préférable de laisser les éléments possiblement perturbateurs à l'extérieur. Avec l'écroulement (au sens plein) de ce système, la question des intimités, mobilisatrice de beaucoup d'énergie à Siwa, est passée d'une gestion dans la « ruche » à une double gestion : dans la maison et lors des déplacements des femmes en dehors de l'espace domestique.

Dans l'ancien « village fortifié » de Siwa ou d'Aghurmi, les femmes n'avaient probablement guère à se déplacer puisqu'il leur était interdit de sortir des murs de la ville et à l'intérieur de celle-ci il n'y avait guère de distances à parcourir. Aujourd'hui, il en est tout autrement puisque, avec la création de nouveaux quartiers, une part de sa famille même proche peut être assez éloignée de sa résidence : il faut donc emprunter les voies

[12] « *The women are shut up within its walls, and all they see of the world is from slits at the top of the harem town walls.* » (Jennings-Bramly, 1897: 597-598).

publiques de circulation et ces déplacements sont assurés en charrette (*karo* et *kareta* – moyens de locomotion récents[13], disent les Siwan) conduite par un homme ou le plus souvent un enfant mâle (qui sert aussi de chaperon, même à sa mère). Toute personne de sexe féminin en âge de mariage ou mariée qui se déplace sur l'espace public se couvre entièrement de la tête au pied avec un voile, *tarfutet*[14]. Il est difficile d'estimer à quand remonte le port de ce voile, mais il est sûr que sous sa forme actuelle il ne remonte pas à la plus haute antiquité. En tout cas, son usage est d'une règle unanimement respectée : parfois, subrepticement, un des deux yeux est visible, guère plus. Si les déplacements sont limités et toujours pour se rendre en un lieu clairement identifié (ce ne sont pas des promenades), d'un espace domestique à un autre, leurs occurrences se sont largement démultipliées depuis la dispersion du bâti et c'est une conséquence – certes indirecte mais indéniable – de l'abandon de l'argile à Siwa.

Enfin, il faut dire un mot de la gestion des intimités dans l'espace familial, la maison (*agben*, pl. *igbiwen*). La famille regroupée sous le même toit est de plus en plus une famille restreinte, mais l'espace domestique reste avant tout celui des femmes. Avec l'abandon de l'habitat regroupé du « village fortifié », l'espace féminin s'est replié sur la maison du fait que la circulation entre les maisons est plus difficile. Une réinvention de la distribution des espaces internes a donc été nécessaire. Aujourd'hui, beaucoup des maisons possèdent une cour, réservée aux femmes pour l'exécution de leurs tâches domestiques (cuisine, entretien du linge, cuisson de poteries ou autres artisanats, voire soins au petit bétail) et les réunions féminines. L'intérieur de la maison est entièrement féminin, sauf le séjour *marbu^{c}a* (terme probablement arabe). Il m'a semblé en début d'enquête qu'il s'agissait d'un type de pièce classique à Siwa, mais plusieurs indices me laissèrent ensuite penser à une création récente. Il s'agit de la pièce d'accueil des hommes étrangers à la proche famille (qui ne sont ni fils, ni petits-fils ni cousins germains, ni neveux), où l'homme en charge ou les fils adolescents peuvent recevoir d'autres hommes ou adolescents mâles. La proche famille mâle au contraire se doit d'aller saluer sa parenté dans la maison, hommes et femmes. Cette salle de séjour ou de réception officielle peut servir aussi de chambre pour les fils non mariés, voire des adolescents de passage (le jour, les matelas sont repliés), pour y discuter entre amis désœuvrés, mais pas pour y boire de l'alcool, car on est tout de même dans la véritable enceinte de la maison. Une porte ouvre bien sûr directement sur l'extérieur et une autre communique avec l'intérieur. Entre cette interface extérieur/intérieur,

[13] Respectivement la charrette et la carriole.
[14] Le *tarfutet* est le grand châle bleu dont le tissu est importé des ateliers de Kardasa, près du Caire et est brodé localement de motifs siwi par les femmes.

il y a des messagers et porteurs : les enfants. *Abbé !* (Abd el-Nebi) ou *Djidja !* (Khadîdja), ils ont 8 ou 9 ans et obtempèrent *presto* à tous les ordres qu'on leur donne, sans broncher. Ce sont les prolongements véhiculaires du « *baba* » (le grand frère) ou du *abba* (le père)[15] assis et en sociabilité avec ses amis. Cette pièce est essentiellement masculine d'une part et, pour la nuit au moins, souvent réservée aux adolescents d'autre part : en cela on perpétue la tradition d'une séparation sociale et spatiale des *zaggala*.

Cela se vérifie également avec un autre type de pièce : le *tiqa*^{c}*at*. « Avant, tu sais, chaque famille avait ses esclaves. Et ils dormaient en dessous, ici. » C'est une pièce remise généralement localisée soit sous les pièces principales dans les anciennes maisons hors « village fortifié », donc en rez-de-chaussée (« nous n'avons pas de *marbu*^{c}*a*, nous nous réunissons ici dans le *tiqa*^{c}*at* tous les soirs… »), soit comme une remise sur le côté de la maison. Dans tous les cas, il n'y a pas de communication entre cette pièce et le reste de la maison et sa porte ouvre directement sur l'extérieur. Remise d'outils et remise sociale, des serviteurs, et aujourd'hui des travailleurs migrants du Saïd, mais aussi des jeunes successeurs des *zaggala*, les jeunes non mariés qui peuvent s'y retrouver pour les pratiques festives marginales : boire du *aragi* (les dattes sont localement distillées dans le jardin) et fumer du *hashish* (résine de cannabis importée, du Maroc dit-on) tout en jouant aux cartes, en chantant, dans tous les cas en s'amusant fort tard la nuit. Ces mêmes fonctions peuvent être dévolues par ces jeunes aux cabanes des jardins (*khos*) : ce sont des espaces hors domesticité.

Dire que l'argile, par son emploi ou son abandon, a été le sujet de transformations sociales majeures à Siwa serait sans doute un peu rapide, mais l'on peut le choisir comme objet privilégié, physique et intellectuel, pour les aborder, comme nous venons de le voir. L'argile nous renvoie à l'évolution de l'habitation et de l'habitat, à l'évolution des manières d'habiter et des sociabilités oasiennes de Siwa. C'est un des facteurs de l'évolution en réseaux, pour reprendre une sociologie des sciences, qui "sont à la fois réels comme la nature, narrés comme le discours, collectifs comme la société" (Latour, 1997). Et les discours, aujourd'hui, ne manquent pas pour une action volontaire sur le cours des évolutions : l'argile doit être remis à l'honneur, nous dit-on.

[15] Le grand frère ou le père ont le même statut pour les enfants cadets : une personne à qui l'on doit la même obéissance aveugle et respectueuse.

RENAISSANCE

> Preserve the Siwan architectural heritage through the development of special building codes that encourage the use of local materials, (determine number of floors, building styles, colors etc.). » (Urban Management Programme - Arab States Region (UMP-ASR), 1998)

Quand une organisation internationale veut conserver ou restaurer l'aspect d'un paysage urbain, c'est ainsi qu'elle s'exprime. Réponse par copier-coller du propos d'un habitant :

> Ils veulent que l'on retourne dans des maisons comme avant : ce ne sont pas eux qui se lèvent la nuit quand il pleut pour aller réparer les fuites d'eau… !
> (Omar, Siwa, Oltubu, 20 mars 2005).

De nouveaux acteurs de l'évolution de l'habitat interviennent à Siwa. S'ils peuvent être qualifiés d'extérieurs à l'oasis, cela n'est pas leur originalité. En effet, les prédations bédouines ont été des facteurs très importants d'organisation de l'habitat sédentaire ; il en est de même des échanges commerciaux (les oasis sont des carrefours sahariens) et aujourd'hui, la télévision – elle aussi 'extérieure' – est essentielle dans la diffusion des manières de vivre la maison. Mais les plus novateurs, paradoxalement, sont ceux qui promeuvent la 'tradition'. Et ces guillemets ne sont pas de trop : ceux qui se réclament d'une tradition en fait l'inventent. Définissons la 'tradition' comme le conglomérat imaginé d'époques différentes, synthétisé et présenté sous une forme homogène répondant aux attentes historiques du moment précis de sa formulation. Ici, cette tradition est particulièrement promue du fait que ses acteurs sont politiques et marchands.

Ce sont d'abord des décisions politiques gouvernementales, que l'on peut qualifier d'extérieures, car elles n'émanent pas du conseil local des responsables de familles. Ce qui relève de l'État égyptien est considéré étranger à Siwa par les Siwan[16]. En 2002 a été promulgué un décret, une décision du gouvernorat (l'équivalent d'une région) de Marsa Matrouh. Ce décret stipule qu'il est obligatoire que toutes les façades des bâtiments construits à Siwa soient dorénavant d'argile, selon la technique locale. L'intérêt esthétique du gouvernorat pour l'apparence du bâti annonce évidemment une préoccupation touristique. Comme le gros des troupes touristiques de Siwa est à ranger dans le 'tourisme culturel', l'objectif est de ne pas les décevoir et l'on anticipe leur attente. Il faut que « ça reste comme avant », curieuse phrase que m'a donnée sans rire un habitant de Siwa au vu des évolutions très rapides que connaît Siwa, on pourrait davantage exiger que "ça reste comme c'est aujourd'hui" ou bien que "ça redevienne comme

[16] En cours de rédaction, un ouvrage sur Siwa, V. Battesti (2006 ?).

c'était avant". Ce "que ça reste comme avant" de cet agriculteur siwi annonce parfaitement les contradictions des démarches patrimoniales.

Des Siwan ont tenté de respecter cette injonction[17] lors de la construction de leur maison en moellons pleins de gypse équarri : au lieu de la laisser ainsi blanche d'apparence (ou parfois de cimenter et peindre), ils ont essayé d'enduire vainement les murs d'argile. La technique adéquate n'a pas été trouvée, l'argile ne tient pas et tombe rapidement.

Tous les Siwan que j'ai interrogés partagent cet avis : cette 'loi' est pour les touristes. La forme urbaine de Siwa est dessinée, selon eux, non pour les habitants eux-mêmes, mais pour les touristes de passage. L'idée sous-jacente est visiblement une volonté de présenter une tradition 'acceptable', c'est-à-dire de présenter une image homogène de la tradition, lisse et donc non évolutive. Il est vrai que, pour peu que le guide illustré des voyageurs soit un peu ancien, on ne s'y retrouve pas, tant cette région a changé en peu de temps.

Le gouverneur a aussi pris sa décision « d'argilifier » l'habitat un peu sous la contrainte : c'est ce qu'il a lâché comme contrepartie aux instances nationales et internationales pour qu'un vaste programme de création de zones protégées environnementales ne comprenne pas Siwa elle-même, mais seulement le désert environnant. Les arguments des zones protégées sont la préservation (avec un mélange et une confusion entre préservation naturelle et préservation culturelle ou de la 'tradition'). Sans détailler plus finement ici cette prise de décision du gouverneur, précisons qu'elle eut lieu dans un contexte où l'entreprise cairote EQI (Environmental Quality International), spécialisée dans le développement durable, devenait la référence incontournable pour l'éco-développement.

On a là un travail discret de réinvention d'une nouvelle tradition architecturale : plus traditionnel que du traditionnel, plus naturel que du vieux, en argile, mais adapté à un usage marchand (des hôtels en particulier) : le style *ecolodge*.

D'autres acteurs, pas souvent locaux, ont emboîté le pas. Ainsi un nouvel hôtel 'naturel' ou 'traditionnel' : le Taziri Resort (Nabila, propriétaire du *resort*, Jafar, Adrar Melal, 20 mars 2005) :

> **Q.** : Pourquoi avoir choisi Siwa et ce style ?
> **R.** : Siwa est le seul endroit avec son propre style architectural. Ce style s'harmonise avec l'environnement. La couleur, mais pas seulement, les concepts *ecolodge* sont bons pour l'environnement et le ciment ne convient pas au contraire avec ce climat. C'est le style de Siwa.
> **Q.** : Mais aujourd'hui, Siwa se construit en « gypse équarri » …

[17] Surtout pour les nouveaux bâtiments qui sinon ne se verraient pas attribuer eau et électricité.

R. : Parce que c'est plus facile et moins cher, mais moi je préfère le style *karshif*, et les gens recherchent une autre atmosphère que donne le style *karshif*.
Q. : Comment appelez-vous ce style ?
R. : C'est un style traditionnel.
Q. : Mais que vous avez [beaucoup] arrangé…
R. : Bien sûr, mais c'est traditionnel. On utilise les matériaux locaux[18].

Et pourquoi les acteurs locaux ne remettent pas plus à l'honneur l'argile, ancien et nouvel emblème de Siwa ? D'abord parce que malgré les efforts de la société EQI, des ONGs et des développeurs impliqués dans les *restricted areas*, à coup de *workshops* de sensibilisation, les Siwan à la fois ne sont pas toujours très convaincus de l'opération, ou bien ne comprennent pas toujours très bien comment devrait évoluer leur habitat. Un Siwi proche du tourisme et employé local d'EQI envisage d'établir un restaurant de cuisine traditionnelle dans un jardin de palmeraie. « Laissons la gastronomie de côté et intéressons nous au bâtiment ». (Ali, Siwa, souk, 20 mars 2005) :

Je veux faire traditionnel, mais pas comme ici, car ça coûte beaucoup d'argent. Je vais tout faire en bois de palmier et d'olivier, (il me montre en feuilletant un magazine anglais illustré de maisons/chalets/bungalows nordiques en pin).
Q. : Mais ce n'est pas très traditionnel de Siwa… ?!
R. : Si, je n'utiliserai que du bois.
Q. : Mais personne ne fait comme ça à Siwa !…
R. : Non, je te l'ai dit, je veux faire quelque chose d'original que personne n'a jamais fait !

Pour lui, 'traditionnel' signifie 'naturel' et sans référence au local dans le style, un traditionnel qui évacue aisément l'argile.

Pendant ce temps, cela dit, l'habillage de Siwa se poursuit. En début d'été 2005 se construisait une nouvelle (petite) gare routière, tout à fait dans le style EQI, après qu'ont été établis la première banque, un jardin public et son mobilier, etc. : l'introduction d'une néo-tradition dont les Siwan ne sont pas les acteurs. Siwa est intéressante pour l'observation *in situ* d'un phénomène de patrimonialisation de grande ampleur, crispée sur l'argile. D'un côté on valorise l'ancien avec une mise en spectacle de la vieille ville fortifiée, avec les illuminations nocturnes ; de l'autre côté, on tire de l'ensemble hétérogène des constructions un type, que l'on adapte au bon goût du moment, puis qui est érigé en style. C'est en cours. Le 'style EQI' est puissant (car adossé à une entreprise forte financièrement), mais le style [très proche] *maglis el-medina*/gouvernorat (jardin public, poteaux palmier/corde de *lif*, station de bus, banque) existe aussi (adossé à la puissance politique). Leur point commun : l'argile.

Available options to save what remains of Siwa's unique architectural heritage need to be taken. The possibilities of technically refining traditional building methods and of using new

[18] Si l'on oublie toute la charpenterie et la menuiserie en bois importé et vieilli.

> technologies to adapt and improve traditional building materials need to be explored. .
> (Urban Management Programme - Arab States Region (UMP-ASR), s. d.)

Cette émergence stylistique qui se réclame (et de manière quand même justifiée) d'inspiration traditionnelle n'est cependant pas dominante dans la construction à Siwa : il y a des résistances locales pour des raisons de coût (il revient trop cher aujourd'hui de ne pas utiliser le gypse équarri blanc), mais aussi des raisons de goût évoqué par ce jardinier :

> Ce décret est une catastrophe. C'est un problème de devoir avoir tous la même couleur. Pourquoi on ne pourrait pas choisir comme on veut sa couleur ? Si lui veut sa maison couleur blanche et lui bleue… pourquoi faudrait-il avoir tous la couleur « environnement » ?
> (Hamza, Aghurmi, 18 mars 2005)

Il s'agit, malgré tout, d'une injonction, et cette tentative de figer les formes extérieures, une pseudo charte du paysage, a des conséquences que l'on pourra juger paradoxales. À défaut de voir l'argile tenir sur leurs murs de gypse calcaire équarri, les Siwan font usage de peinture et ainsi au lieu d'un blanc uniforme (du gypse équarri blanc) on a une variation bigarrée autour de la couleur ocre.

CONCLUSION

L'argile est l'objet travaillé depuis des siècles pour construire les habitations à Siwa et retravaillé par une multiplicité d'acteurs. Malgré la récente redéfinition locale de cet usage architectural par l'abandon de l'argile au profit du gypse calcaire équarri, part d'une redéfinition globale de l'habitat siwi, des manières d'habiter et des sociabilités, le jeu actuel tend à remettre l'argile au centre des attentions. Incitations et coercitions extérieures poussent en effet à une patrimonialisation de ce qui est d'argile et à un retour sous forme de réinvention d'une tradition. L'évolution de l'habitat aujourd'hui à Siwa revient à des décisions prises par une multiplicité d'acteurs qui n'ont pas tous le même bagage idéologique en partage et sont loin d'être tous locaux. Une unité peut tout de même se dessiner. Partout, mais de façon différente, il semble y avoir amalgame général entre 'environnement' et 'tradition' ou bien entre 'naturel' et 'traditionnel' et l'argile en est devenu la figure. Il est probable que cette idée et cet amalgame ont été initiés localement par la confuse boîte à outils conceptuelle et contemporaine des 'développeurs' (ONG, écotourisme, etc.). En un mot, il peut être dit que le statut de l'« argile salée » est bien partagé : il est dit et pensé local et naturel et il est chargé aujourd'hui d'une fonction de marqueur du 'traditionnel'. Deviendra-t-il un des éléments clefs d'une définition locale de 'l'identité' siwi ? Aujourd'hui, pour des Berbères de Siwa, ce qui prime est l'affichage de leur différence linguistique, mais demain peut-être qu'avec l'aide des faiseurs 'd'authenticité traditionnelle'

les chroniques de l'objet 'maison' et l'objet « argile salée » seront de nouveau communes et la maison d'argile sera le signe emblématique de Siwa.

Références bibliographiques

AZADIAN M. A., 1927, L'oasis de Siouah et ses sources, *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, tome IX (session 1926-1927): 103-114.

BATTESTI V., 2005, *Jardins au désert, Évolution des pratiques et savoirs oasiens. Jérid tunisien*, Paris, IRD Éditions, À travers champs, 440 p.

BLISS F., 1998, *Artisanat et artisanat d'art dans les oasis du désert occidental égyptien*, Köln, Rüdiger Köppe Verlag, Studien zur Kulturkunde ; 109, 359 p.

BROMBERGER C., 2000, Habitation, *in* Bonte P., et *al.* (éd.): *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France: 317-320.

BROWNE W. G., 1799, *Travels in Africa, Egypt and Syria, from the year 1792 to 1798*, London, [s. n.], xxxviii ; 496 p.

—, 1800, *Nouveau voyage dans la haute et basse Egypte, la Syrie, le Dar-Four, où aucun Européen n'avoit pénétré, fait depuis les années 1792 jusqu'en 1798. Tome premier : contenant des détails curieux sur diverses contrées de l'intérieur de l'Afrique, sur la Natolie, sur Constantinople et Paswan-Oglow, etc. etc. : avec des notes critiques sur les ouvrages de Savary et de Volney*, Paris, Dentu, xxxviii ; 371 p.

CAILLIAUD F., 1826, *Voyage à Méroé, au Fleuve Blanc, au-delà de Fazoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans cinq autres oasis : fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822. Tome premier*, Paris, Imprimerie royale, vol. 1, xv, 429 p.

CARL L. et J. PETIT, 1954, *La ville de sel, Du Hoggar au Tibesti*, Paris, René Julliard, collection Sciences et voyages, 245 p.

CELLA P. D., 1840, *Voyage en Afrique au royaume de Barcah et dans la Cyrénaïque à travers le désert*, Paris, Armand-Aubrée, xvi ; 432 p.

Corpus, 2004, *Architecture traditionnelle méditerranéenne, Siwa, Égypte*, Euromed Heritage, 15 avril 2005, http://www.meda-corpus.net.

FAKHRY A., 1990, *Siwa Oasis*, Cairo, Egypt, American University in Cairo Press, x, 214 p.

HORNEMANN F., GRIFFET de La BEAUME A. G., LANGLÈS L., RENNELL J., 1805, *Voyage de F. Hornemann, dans l'Afrique Septentrionale, depuis le Caire jusqu'à Mourzouk, capitale du royaume de Fezzan, Première partie*, Paris, Dentu, vol. 1, xlviii ; 236 p.

JENNINGS-BRAMLY W., 1897, A Journey to Siwa in September and October, 1896, *The Geographical Journal*, 10 (6): 597-608.

LAOUST E., 1931, *Siwa, 1. Son parler*, Paris, E. Leroux, Publications de l'Institut des hautes-études marocaines, t. 22.

LATOUR B., 1997, *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, Éditions La Découverte & Syros, La Découverte/Poche. Sciences humaines et sociales, vol. 23, 206,[201] p.

MARTINELLI S., 2004, *Siwa, l'oasi bambina. Diario di un' esperienza di progettazione partecipata in Egitto*, Universita' degli Studi di Roma Tre, Facolta' di Architettura, Roma, 52 p.

MISAK R. F., A. A. ABDEL BAKI, M. S. El-HAKIM, 1997, On the causes and control of the waterlogging phenomenon, Siwa Oasis, northern Western Desert, Egypt, *Journal of Arid Environments*, 37: 23–32.

NELSON N., 1964, *Your guide to Egypt*, London, Alvin Redman, 275 p.

NOURISSIER G., J. REGUANT, X. CASANOVAS, C. GRAZ (éds.), 2002, *Architecture Traditionnelle Méditerranéenne*, Barcelone, Corpus - Euromed Heritage, Espace Méditerranéen, 3 ; 144 p.

STANLEY C. V. B., 1912a, The Oasis of Siwa, *Journal of the Royal African Society*, 11 (43): 290-324.

—, 1912b, The Siwan Language and Vocabulary, Proper Names, Siwan Money, Weights and Measures (continued from the Journal of April, 1912.), The Siwan Language, *Journal of the Royal African Society*, 11 (44): 438-457.

Urban Management Programme - Arab States Region (UMP-ASR), 1998, *Siwa City Consultation, Working Group Recommendations, 2-4 May 1998*, The United Nations Human Settlements Programme (UN-HABITAT), 18 p.

Urban Management Programme - Arab States Region (UMP-ASR), s. d., *Siwa City Consultation, Issues Papers*, The United Nations Human Settlements Programme (UN-HABITAT), 18 p.

Ancienne maison en *tlaght* peinte de chaux en contrefort du vieux *Shâlî* (21 fév. 2006). (Vincent Battesti)

Construction en *tôb* blanc d'une nouvelle marbu'a (10 janv. 2004). (Vincent Battesti)

Néo-tradition *siwi*: construction de la nouvelle gare routière de Siwa (19 mars 2005). (Vincent Battesti)

Une *marbu'a* (pièce d'accueil) à Siwa (16 mai 2003). (Vincent Battesti)

Vue générale de l'ancien Shâlî de Siwa (16 oct. 2002).
(Vincent Battesti)